

CURIOSA FILMS
PRÉSENTE

GÉRARD
DEPARDIEU

CHRISTIAN
CLAVIER

TAUPIN
C'est complètement con cette histoire de tuer un mec...

Foster lui tend la main :

FOSTER
Je m'appelle Foster.

TAUPIN
Moi c'est Taupin.

FOSTER
Prenez de la sympathie pour moi ?

TAUPIN
Aucune.

FOSTER
C'est dommage...

TAUPIN
Ça aurait pu devenir copains...

FOSTER
(du départ) : Allons tuer le Réveillé !

TAUPIN
(du mouvement) : Vous avez son adresse ?

FOSTER
Je n'ai que j'ai son adresse !

FOSTER
Mais non c'est pas complètement con ! C'est bien !

TAUPIN
Vous êtes sûr ?

FOSTER
Tout à fait sûr.

TAUPIN
Et si le mec est sympa ?

FOSTER
Ça serait jour de malchance.

TAUPIN
Ça vous est déjà arrivé de tuer ?

FOSTER
Pourquoi ? Pas vous ?

TAUPIN
Mais non !

FOSTER
Jamais ?

TAUPIN
Jamais !



UN FILM DE
BERTRAND
BLIER

CONVOI EXCEPTIONNEL

FARIDA RAHOUADJ • ALEX LUTZ • AUDREY DANA

SYLVIE TESTUD • LOUIS-DO DE LENCQUESAING • GUY MARCHAND • BOULI LANNERS • ET ALEXANDRA LAMY

SCÉNARIO, ADAPTATION, DIALOGUES DE **BERTRAND BLIER** IMAGE MICHAËLE ALAOUË - SBC MONTAGE MARRON MONESTIER MUSIQUE ORIGINALE GRÉGOIRE HETZEL SON ALAIN SIRONVAL ALEXIS PLACE EMMANUEL CROSET DÉCOR VÉRONIQUE SACHÉZ COSTUMES JACQUELINE BOUCHARD CASINGS GÉRARD MOULÉVRIER PATRICK HELLA

CO-PRODUCTEURS JACQUES-HENRI BRONCKART OLIVIER BRONCKART PRODUCTION ASSOCIÉE ÉMILIEN BIENON PRODUIT PAR OLIVIER DELBOIS - UNE CO-PRODUCTION CURIOSA FILMS ORANGE STUDIO LES PRODUCTIONS CHAOCORP OUILLE PRODUCTIONS VERSUS PRODUCTION VOO ET DE TV RTBF (TÉLÉVISION BELGE) AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINE+ DÉVELOPPÉ AVEC LE SOUTIEN DE COFINOVA DÉVELOPPEMENT 13 CINÉMAGE 12

DÉVELOPPEMENT BLEU ET JAUNE PRODUCTIONS S AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE ET D'INVER TAX SHELTER AVEC LA PARTICIPATION DE LA RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE PRODUIT AVEC CAPE DE CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONNE BRUXELLES VENTES INTERNATIONALES ORANGE STUDIO DISTRIBUTION SALLAS FRANCE ORANGE STUDIO DISTRIBUTION

CURIOSA Les Productions CHAOCORP jille VERSUS CANAL+ CINE+ INVER CURIOSA FILMS ORANGE STUDIO LES PRODUCTIONS CHAOCORP OUILLE PRODUCTIONS VERSUS PRODUCTION VOO rtbf Cinémas screen.brussels orange studio

© 2018 CURIOSA FILMS. TOUS DROITS RÉSERVÉS. PHOTOGRAPHIE: PHOTOMONTAGE

CURIOSA FILMS présente

CONVOI EXCEPTIONNEL

Un film de **Bertrand Blier**

Durée : 82 minutes

SORTIE LE 13 MARS 2019

DOSSIER DE PRESSE

DISTRIBUTION

UGC DISTRIBUTION
POUR ORANGE STUDIO DISTRIBUTION
24, avenue Charles de Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine
Tél : 01 46 40 45 30

PRESSE

AS COMMUNICATION
Audrey Le Pennec & Leslie Ricci
Tél : 01 47 23 00 02
audreylepennec@ascommunication.fr
lesliericci@ascommunication.fr

Matériel téléchargeable sur : www.ugcdistribution.fr

© Curiosa Films – Orange Studio – Les Productions Chaocorp – Ouille Productions – Versus Production

SYNOPSIS

C'est l'histoire d'un type qui va trop vite et d'un gros qui est trop lent. Foster rencontre Taupin. Le premier est en pardessus, le deuxième en guenilles. Tout cela serait banal si l'un des deux n'était en possession d'un scénario effrayant, le scénario de leur vie et de leur mort. Il suffit d'ouvrir les pages et de trembler...

LISTE ARTISTIQUE

Taupin	GERARD DEPARDIEU
Foster	CHRISTIAN CLAVIER
Esther	FARIDA RAHOUDJ
Edouard	ALEX LUTZ
La showrunneuse	AUDREY DANA
Jennifer	SYLVIE TESTUD
Arthur Combasse	LOUIS-DO DE LENCQUESAING
Le producteur	GUY MARCHAND
Patrick Boyard	BOULI LANNERS
Sabine	ALEXANDRA LAMY

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	BERTRAND BLIER
Scénariste	BERTRAND BLIER
Producteur	OLIVIER DELBOSC
Producteur associé	EMILIEN BIGNON
Sociétés de production	CURIOSA FILMS ORANGE STUDIO LES PRODUCTIONS CHAOCORP OUILLE PRODUCTIONS VERSUS PRODUCTION
Productrice exécutive	CHRISTINE DE JEKEL
Directeur de production	PHILIPPE DELEST
Premier assistant réalisateur	HUBERT ENGAMMARE
Directeur de la photographie	HICHAME ALAOUIE
Ingénieur du son	ALAIN SIRONVAL
Chef monteuse	MARION MONESTIER
Chef décoratrice	VERONIQUE SACREZ
Chef costumière	JACQUELINE BOUCHARD
Chefs maquilleurs	TURID FOLLVIK & GUY ESPITALIER
Chef coiffeuse	ANTONELLA PRESTIGIACOMO
Compositeur	BENJAMIN MURAT
Directrice de post-production	SUSANA ANTUNES

ENTRETIEN AVEC BERTRAND BLIER

Dans le genre atypique, reconnaissez que *Convoi exceptionnel* se pose là !

Ah ! J'ai du mal à en parler parce que c'est un drôle de truc. Je ne sais même pas ce que c'est. C'est un film issu d'une écriture de malade si l'on considère que l'imaginaire est une maladie dont je suis profondément atteint. Ça sort comme ça sort, accompagné d'idées d'acteurs... Les acteurs ! Ça en revanche, je peux en parler des heures. Tout ce qui m'intéresse dans le cinéma, ce sont les acteurs. S'ils n'étaient pas là, je me contenterais d'écrire des livres.

Mais ils sont là, et donc vous faites des films. Toujours différents, et celui-là un peu plus que les autres...

Sur celui-là, j'ai découvert la facilité de la mise en scène. Avec le temps, l'âge et l'expérience, on finit par réaliser les doigts dans le nez, comme on dit. La technique et sa mise en place donne toujours un sentiment de fastidieux, mais en attendant, on se marre, on ne se prend pas la tête. Quand j'ai commencé, c'était tellement plus dur. Ce n'est jamais simple au démarrage. Et puis, au fur et à mesure, c'est de moins en moins compliqué. Je suis chez moi, à tout préparer, avec mes idées, mes personnages, mes acteurs... Je peux remplacer un acteur par un autre sans souci. Là, par exemple, j'ai tourné pour la première fois avec Christian Clavier. C'est nouveau, mais ce n'est pas tellement surprenant...

En quoi ce n'est pas surprenant ?

Parce qu'il fait partie de ma famille. Dans la troupe du Splendid, je les ai désormais tous pratiqués. Michel Blanc dans *Tenue de soirée*, Josiane Balasko dans *Trop belle pour toi*, Thierry Lhermitte dans *La Femme de mon pote*, Gérard Jugnot dans *Les Valseuses* et *Calmos* (dans des petits rôles, mais c'est un acteur formidable)... Christian Clavier, j'en avais très envie depuis longtemps sans trop savoir pourquoi. Maintenant, je sais : c'est parce qu'il est formidable.

Quel a été le déclic de votre rencontre ?

Le hasard. Lors d'un dîner, Catherine Frot me dit qu'elle tourne *Momo* avec Christian Clavier. Je lui demande s'il n'est pas trop chiant sur le plateau. Elle me répond que non, bien au contraire. Je lui confie alors avoir très envie de travailler avec lui. Le lendemain, elle s'empresse de le répéter à Clavier qui s'empresse à son tour de le répéter au producteur de *Momo*, Olivier Delbosc, qui m'appelle aussitôt pour organiser un rendez-vous. Et j'imagine immédiatement un truc pour Clavier et Depardieu.

Gérard Depardieu, c'est devenu une évidence maintenant, pour vous...

Je n'ai plus besoin de lui parler à Gérard. Je l'appelle juste pour lui dire les dates de tournage et il rapplique ! Non mais sérieusement, je n'ai jamais essayé de refus de sa part. Il est parfois moins emballé, il y a eu des projets qui n'ont pas abouti, mais on est fait pour bosser ensemble. Il y a plus de quarante ans, il était très bien, aujourd'hui, il est incroyable ! Je l'ai vu s'améliorer de film en film. Et on a eu la confirmation de son génie quand il a chanté Barbara, devant des salles pleines en larmes. Il est hallucinant ! C'est le patron. Et je savais bien qu'un film avec moi à l'écriture et avec son pote Clavier comme partenaire, il n'allait pas le refuser. Il ne me restait plus qu'à écrire une histoire, inventer quelque chose...

Justement, cette histoire, elle arrive comment ?

Assez facilement. Déjà, je me dis que ces deux personnages vont forcément s'engueuler, ils ne sont pas faits pour être copains. Ce qu'ils font dès la première séquence dans la rue, pour des conneries. Après, comment le reste vient, c'est difficile à expliquer. D'autant que l'histoire elle-même est celle d'un scénario : Foster (Christian Clavier) en a un, Taupin (Gérard Depardieu) n'en a pas. Et Foster sait qu'à la page 69, il doit tuer Le Réveillé. Taupin lui demande pourquoi, Foster lui dit de ne pas chercher à comprendre : c'est dans le scénario, donc il doit le faire. Le film est basé là-dessus. Si on est mauvais, on peut y voir un pitoyable regard sur le monde des acteurs qui exécutent ce qu'on leur demande sans se poser de questions. Si on creuse un peu, on peut l'envisager comme un film sur le destin. Si ça se trouve, je vais me faire écraser par une voiture dans 53 minutes, alors à quoi bon m'emmerder avec des broutilles ! C'est sûr que si on tenait le scénario de nos vies entre les mains, ce serait plus simple. Mais ce n'est pas le cas. On doit faire sans. C'est pourquoi tout est compliqué, casse-gueule et dangereux, comme les histoires d'amour par exemple.

Ce qui est fou, c'est que la réalité a rattrapé la fiction puisque le scénario de *Convoi exceptionnel*, trop court, a dû être rallongé pendant le tournage...

C'est la première fois que cela m'arrive. Mes films ont tous à peu près la même durée : 1h45, 1h50... Là, sur le papier, on n'arrivait qu'à 1h10 ! J'avais l'air d'un con ! Obligé le soir, dans ma chambre d'hôtel, d'écrire des séquences pour le surlendemain. Je n'ai pas aimé. Ou j'écris, ou je tourne, mais je n'aime pas faire les deux à la fois. Maintenant, que ça se passe sur ce film-là, c'est amusant. Comme si le scénario était trop court parce que la vie l'est aussi, justement.

On peut également y voir une parabole autour de l'inspiration – qui ne vous fait jamais défaut, d'ailleurs ?

J'aime bien inventer des histoires et j'ai une certaine facilité pour écrire les dialogues. Après, il n'y a plus qu'à dire moteur, coupez. Le plus difficile, c'est l'écriture, savoir ce qu'on raconte et pour qui.

Il y a beaucoup de vos obsessions dans ce film, et en premier lieu celle du caddie... C'est quoi cette fascination pour le caddie ?!

C'est né sur *Les Valseuses* qui s'ouvre sur les deux gaillards avec un caddie sur le parking d'un hypermarché. Plus tard, toujours dans *Les Valseuses*, j'ai en ai filmé un qui bougeait seul, poussé par le vent... Ensuite, il y a *Merci la vie*, où il partage carrément l'affiche avec Charlotte [Gainsbourg] et Anouk [Grinberg]. Jusqu'à *Convoi exceptionnel*... On le retrouve dans pas mal de mes films, c'est vrai. C'est un objet moderne, utile puisqu'il transporte des choses diverses – des conserves, des bouteilles, de la viande, un enfant, un vieillard, des acteurs... Et même une caméra car, comme ça roule, cela peut faire office de travelling !

Cette réplique, « Quand un homme est fou de sa femme, il devient un assassin. », est-elle un clin d'œil au personnage de Jean Carmet dans *Buffet froid* ?

Oui. Il y a tout de même onze morts dans *Buffet froid* ! Et pas que des femmes ! Le meurtre, c'est ce qu'il y a de plus beau au cinéma ! C'est quand même très plaisant de tuer des gens. C'est pourquoi on aime tant les polars. Dans la vie, c'est traumatisant. Au cinéma, ça soulage. A moins d'être dérangé, personne ne descend dans la rue avec l'idée de buter quelqu'un. Moi, quand j'écris un scénario, il y en a forcément un qui va en tuer un autre. Souvent, en tout cas. Pourquoi ? Parce que le sujet le plus intéressant, ça reste la mort. Les histoires d'amour, ça fait chier. Les naissances, pareil. En réalité, c'est merveilleux, mais à l'écran, c'est emmerdant. La mort, on ne sait pas bien ce que c'est et on y va tous inéluctablement. Ça en fait le plus grand thème de l'Humanité ! La plus grande question que tout le monde se pose sans avoir de réponse. Quand Depardieu et Clavier vont tuer Le Réveillé, c'est fantastique car on ignore comme eux pourquoi ce pauvre mec doit mourir. Juste parce que « C'est marqué dans le scénario ». C'est léger, comme argument. Mais c'est amusant.

La chanson qu'interprète Farida Rahouadj, *Danse avec moi*, est tirée de *Quai des orfèvres* de Henri-Georges Clouzot où votre père tenait un rôle important. Une manière indirecte de lui rendre hommage ?

Un hommage direct même. C'est un des plus beaux films du cinéma français, et mon père y jouait le pianiste et le mari de Suzy Delair. Par ailleurs, c'est Clouzot qui m'a donné envie de faire du cinéma.

Bel hommage, mais assorti d'un constat amer quand vous faites dire à Guy Marchand, dans le rôle d'un producteur : « J'ai été sifflé à Cannes. C'est dur le cinéma. »...

Cannes, on y a tous connu des succès et pris des bouillons. J'en ai pris un fabuleux, de bouillon, avec *Les Côtelettes*. Je n'ai pas compris ce qu'ils avaient après ce film que j'aime bien. Cela avait été un succès énorme au théâtre, et au cinéma, malgré des acteurs magnifiques, cela a été un échec. J'ai remarqué un truc : depuis un moment, on ne veut pas entendre parler des vieux au cinéma. Des vrais vieux, j'entends. Et dans *Les Côtelettes*, on ne pouvait pas dire que Philippe Noiret et Michel Bouquet étaient les perdreaux de l'année. C'est dur le cinéma, oui, mais avec l'âge, ça devient plus facile. On a le cuir tanné, on voit venir les coups, on est dans une rue sombre et on sait qu'il y a un mec au coin qui va vous filer un coup de bâton.

Autour de votre tandem masculin, vous avez choisi de favoriser les seconds rôles féminins...

A commencer par Farida [Rahouadj], bien-sûr. Son personnage est merveilleux car on l'invente en cours de film. On ne sait pas qui c'est... et on ne saura jamais qui c'est. Elle a une séquence extraordinaire, quand l'homme descend de voiture et lui dit : « Je suis votre mari » et qu'elle lui demande s'ils ont des enfants ensemble... Elle ne calcule pas le gars comme un con qui l'aborde, mais accepte l'information et va à l'essentiel. « Ils vont bien ? » « Oui, ils vont bien. » C'est pour ce genre de scène que je fais du cinéma.

Dans un autre genre, il y a Audrey Dana, très dynamique, Sylvie Testud, une actrice merveilleuse, et Alexandra Lamy, ma grosse révélation, pour cette séquence où elle est face à Clavier... Je suis fier de l'avoir tourné cette scène, car ça, c'est difficile à faire ! Clavier devait jouer comme Buster Keaton, ce qui n'est pas évident quand on est, comme lui, un comique premier degré. Mais c'est avant tout un grand acteur. L'échange qu'ils ont, lui et Alexandra, est un de mes plus beaux moments de cinéma.

Vous parlez de ce moment où Alexandra déclare : « Qu'est-ce que j'ai pris dans le cul ! » ?...

Bah oui, mais forcément, elle s'est tapé tous les potes de son mari ! Et ça me permet d'alterner le chaud et le froid, ce que j'ai toujours fait. Cela s'appelle les mauvaises manières. J'en suis pétri. C'est pourquoi je m'entends bien avec Gérard qui est un voyou. J'en suis un, moi aussi, mais littéraire. Quand j'écris, je suis un dangereux personnage. C'est la clé du succès des *Valseuses* : pour la première fois, on montrait l'histoire de deux mecs qui ont de mauvaises manières. J'ai toujours gardé cette idée. On est en France et on doit reproduire dans les films toutes les conneries que disent les Français. Et ils en disent beaucoup !

Il est pourtant dit dans *Convoi exceptionnel* qu' « on a besoin d'être éclairé par les gens qui écrivent ». Les cons ont donc besoin du verbe ?

Il faut leur bourrer le mou. Leur raconter des conneries, mais intelligemment. Pas n'importe comment. Avec du fond, si possible.

Un autre nouveau débarque dans votre univers, Alex Lutz, à qui vous octroyez une belle place...

Il vient de signer un long-métrage formidable, *Guy*, auquel je prédisais un énorme succès. Ça n'a pas été le cas, et je ne comprends pas pourquoi – tout le monde a aimé ce film. Alex est un comédien exceptionnel dont l'univers décalé est proche du mien. Il a une grâce, une élégance particulière dans sa manière de balancer les dialogues. Quand il dit : « Actuellement, on me demande de tuer une femme. Vous ne voulez pas me donner un petit coup de main ? », il n'est pas loin d'un Gérard Philippe.

A *Convoi exceptionnel*, situation exceptionnelle : vous avez autorisé une improvisation à Gérard Depardieu à la fin...

C'est vrai que je ne le fais jamais, mais là, c'était particulier. Quand j'ai eu l'idée de cette inversion des personnages, l'un devenant riche, l'autre, pauvre, je tenais ma fin. Mais comme je l'ai eue en cours de tournage, je n'avais que des brouillons, rien de précis. La ligne directrice, c'était la bouffe. Ils devaient parler de foie gras (vu qu'ils en mangeaient), et embrayer. Gérard ne s'est pas fait prier : « Moi, ce que j'adore, c'est le poulet ». Comme il est très brillant quand il parle de bouffe, il donne sa recette et cela donne une fin de film... surprenante. J'aime beaucoup quand les infirmières débarquent et lui annoncent : « Monsieur, votre femme vient de mourir. »

***Convoi exceptionnel* est-il un film testamentaire ?**

Ah mais pas du tout ! Je n'ai pas l'intention d'arrêter. J'en ai d'ailleurs un autre en écriture. J'ai beaucoup plus envie de tourner maintenant qu'il y a vingt ans. Vers 50 ou 60 pages, j'envisageais d'arrêter. Il y a eu l'aventure théâtrale avec *Les Côtelettes* qui a été un gros choc, il y a eu les romans... Je pouvais (et peux encore) faire plein d'autres choses. Ecrire des films pour d'autres, me mettre au service d'autres metteurs en scène qui en auraient besoin... Et continuer à faire des films dont on ne fait jamais complètement le tour parce qu'ils sont difficiles à cerner. Il faut penser au public à qui on montre toujours les mêmes choses... Il doit en avoir marre, le pauvre ! Avec *Convoi exceptionnel*, ce n'est pas le cas. Celui-là, personne ne l'a vu ! Ça ne ressemble à rien d'existant. Et c'est ça qu'est bien.

ENTRETIEN AVEC GÉRARD DEPARDIEU

Comment résumeriez-vous *Convoi exceptionnel* ?

Ça raconte ce qu'on vit à notre époque. On ne sait plus vivre ! On court après des fictions et on ne sait plus ce qu'est la réalité. La seule réalité dans *Convoi exceptionnel*, c'est la recette de cuisine que je donne à la fin. En règle générale, je n'aime pas improviser, mais Bertrand aime bien quand je parle de cuisine. Son père était également un grand amateur de toutes ces bonnes choses qui appartiennent à la réalité.

Vous avez accepté le scénario avant même de l'avoir lu. Vous avez donc une confiance aveugle en Bertrand Blier, avec qui il vrai vous travaillez pour la neuvième fois ?

Ce n'est pas une question de confiance. Bertrand écrit des choses essentielles. Et vu son âge et tout ce qu'il a traversé, il est dans la période la plus intéressante de sa carrière. Pourtant, il est de plus en plus difficile à produire. Parce que la société a changé et que les investisseurs s'intéressent de moins en moins à cette qualité d'écriture. Ces mêmes gens qui achètent des livres et qui ne les lisent pas, ou alors une vingtaine de pages, juste pour les mettre dans leur bibliothèque. On est dans le siècle de l'ignorance !

Votre amour du verbe est pour beaucoup dans votre complicité avec Bertrand Blier ?

Oui. Bertrand est un grand auteur. Il est étonnant et intemporel. Ce qu'il écrit est juste sublime. Le texte de *Convoi exceptionnel* est un peu « beckettien », mais avant tout « Blier ». D'autant plus que Bertrand, au fait de problèmes de l'époque, a cette incroyable énergie pour raconter ce que nous vivons. A savoir : l'uniformisation d'un monde où on ne s'intéresse désormais qu'à ce qu'on voit, où on va là où on nous dit d'aller... Comme si on obéissait, comme les personnages de *Convoi exceptionnel*, à des feuilles de route. Ce qui me plaît dans le scénario de Bertrand, c'est que les protagonistes ne sont pas soumis à des performances. Ils doivent subir. Il est rare dans le cinéma d'aujourd'hui de participer à une aventure qu'on peut ne pas considérer comme un film, mais comme une œuvre.

Comment se sont déroulées vos retrouvailles avec Christian Clavier ?

On ne peut mieux ! On ne fonctionne pas comme un tandem mécanique. Il n'y a pas d'égo entre nous. Christian est formidable dans le film. De toutes façons, un acteur comme lui qui a joué dans un grand nombre de comédies, qui a interprété du Feydeau, est forcément un homme de savoir. Et puis c'est un auteur également, il a donc un sens du comique, et il a aidé Bertrand par ses remarques, tandis qu'il écoutait les conseils de Bertrand.

Il y a beaucoup de partenaires avec lesquels vous n'aviez jamais joué...

On ne peut pas jouer dans un tel film, on doit être. Ce n'est pas un « film normal ». J'y ai donc rencontré des gens avec qui je parlais entre les prises, qui venaient faire leur métier... Sauf qu'ils se sont vite rendus compte qu'on ne leur demandait pas de faire leur métier justement, mais de vivre. Ils étaient parfois déconcertés —et c'est passionnant un comédien déconcerté !

Que pensez-vous de cette réplique de *Convoi exceptionnel* : « La différence entre la vie et le cinéma, c'est que dans la vie, on meurt. »

Elle est juste. Dans la vie du cinéma, on peut survivre avec des personnages, de la poésie. Devant l'écran comme dans un livre, on ressent diverses émotions qui se rappellent à nous au fil du quotidien à travers notre mémoire. Et cette mémoire, ça s'appelle la culture.

Quelle différence entre le Bertrand Blier des *Valseuses* et celui de *Convoi exceptionnel* ?

Autant qu'il peut y en avoir entre la France de Pompidou et Giscard avec celle d'aujourd'hui. Il demeure un grand auteur, mais qui a vu le monde changer à travers les années. Et aujourd'hui, il a toujours cet entrain pour questionner et intriguer ses contemporains. On ne sort pas de ses films avec des réponses, mais avec des questions. C'est bien plus intéressant.

ENTRETIEN AVEC CHRISTIAN CLAVIER

Comme résumeriez-vous *Convoi exceptionnel* ?

Il n'y a rien à résumer ! Il y a de l'absurde, de l'émotion, du burlesque autour de deux personnages qui n'auraient jamais dû se rencontrer mais qui se rencontrent ! L'un est un SDF ou presque, l'autre est un bourgeois apparemment en rupture de ban et, pour le moins, en difficulté familiale. Ils commencent par partager leur mauvaise humeur commune, puis déambulent en discutant au fil de situations inattendues. On est en plein dans le cinéma de Blier où leur errance les amène à croiser divers personnages qui permettent à Bertrand de prendre le spectateur à contre-pied. On ne sait jamais ce qu'il va se passer d'une scène à l'autre. Comme dans la vie. On ne sait jamais ce qui va arriver demain. En ce sens, *Convoi exceptionnel* est une espèce d'allégorie où les deux héros reçoivent petit à petit les pages d'un scénario dont ils ignorent tout. C'est un film derrière lequel il y a un auteur, mais qui est avant tout un divertissement très consommable. On ne s'ennuie pas.

Comment se fait-il que vous soyez le seul de la troupe du Splendid à ne jamais avoir travaillé avec Bertrand Blier ?

Il m'avait proposé de participer aux *Acteurs*, mais j'étais aux Etats-Unis à ce moment-là. Et puis, Catherine Frot qui venait de dîner avec lui et avec qui je tournais *Momo*, m'a rapporté qu'il aimerait bien me rencontrer. Notre producteur Olivier Delbosc a organisé une rencontre. J'ignorais qu'il avait envie qu'on bosse ensemble. J'ai vu tous ses films qui, pour moi, ne sont pas du « cinéma d'auteur » comme on dit, mais le cinéma très original d'un grand écrivain qui arrive à retranscrire sa prose à l'écran. Il a tout de même des formules éblouissantes ! Son goût pour les acteurs populaires nous rapproche considérablement. Et il a un tel talent pour leur écrire des choses vraiment intéressantes... De fait, il est très directif. On ne change pas une virgule. On doit se couler à l'intérieur de ce qu'il a pensé pour nous. Gérard m'a donné la bonne indication pour m'adapter à son univers. A la première lecture, chez Bertrand, je trouvais les dialogues de notre rencontre, au début du film, un peu littéraires. Gérard me prend alors le texte et le lit avec le phrasé voulu par Blier. J'ai immédiatement compris le ton et la manière de l'adopter. Quelque chose de très littéraire qui ne doit pas être joué. C'est une technique sur le fil du rasoir. Si on sent le jeu de l'acteur, le littéraire s'entend et ça devient chiant pour le spectateur.

Outre votre connivence immédiate avec Blier, vous avez une autre connexion : Gérard Depardieu.

Gérard ne dit pas du Blier, il le respire ! Et au-delà du plaisir de jouer ensemble, lui et moi, c'est un acteur prodigieux. On a travaillé quasiment dix ans d'affilée ensemble, sur des projets aussi différents que les *Astérix et Obélix*, *Les Anges gardiens*, *Les Misérables* ou *Napoléon*. A chaque fois, on a tapé dans le mille. C'est tout de même étonnant. Il y a toujours eu entre nous une véritable alchimie. On refuse le politiquement correct, il en va de notre survie. Céder au politiquement correct, c'est indiquer qu'on est vieux, récupéré, consensuel. Artistiquement, c'est une catastrophe. Gérard et moi sommes d'un abord un peu rugueux, parfois brutaux, mais on essaye au maximum d'être, si tant est que cela veut encore dire quelque chose, des artistes. Et puis quand on est ensemble, on ne s'ennuie pas. Ça va vite.

Comment s'est déroulée votre collaboration avec vos nombreux autres partenaires de ce Convoi exceptionnel ?

Je connaissais très bien Sylvie Testud, Alex Lutz et Audrey Dana, c'était donc un régal de les retrouver. Je connaissais moins Alexandra Lamy et j'avoue qu'elle m'a beaucoup impressionnée. Elle est venue pour cette séquence où elle a, je pense, cinq pages de texte, pour un tournage de nuit. C'est elle qui parle et moi je l'écoute. Sa performance est remarquable. Il se dégage de cette scène une magie orchestrée par les mots de Bertrand.

A propos des mots de Bertrand, certains sont arrivés par épisode vu que le scénario était trop court...

Oui, c'était la réalité qui, une fois de plus, dépassait la fiction ! Et l'expérience a été passionnante. On était tellement bien dans l'ambiance avec Gérard, qu'on démarrait au quart de tour quand les pages arrivaient. On pouvait avoir le texte la veille pour le lendemain, voire pour quelques heures plus tard. Mais cela ne nous dérangeait absolument pas. Avec un auteur comme Bertrand, il faut savoir être réactif et surtout disponible. Par exemple, mon monologue vers la fin a été ajouté après la fin de tournage. Bertrand est venu me voir, m'a dit qu'il lui manquait ce plan et on l'a mis en boîte, sans Gérard.

Vous dites ne rien improviser chez Blier... exception faite de la séquence finale où vous dînez avec Gérard, n'est-ce pas ?

C'est vrai. On a improvisé sept minutes, Bertrand en a gardé cinq. Comme Gérard est éblouissant quand il parle de bouffe, le sujet imposé était la cuisine – qui représente la mort, la vie, la convivialité, l'affection, la sensualité... Je le relance donc là-dessus et il me donne sa recette de poulet avec un brio exceptionnel. Une belle fin de film !